
Introduction

Accélération et temporalités plurielles

Quand, en 1825, Benjamin Constant voulut caractériser dans un essai la tendance générale des esprits de cette époque post-révolutionnaire, il fit le constat d'un «mouvement accéléré» vers une ère nouvelle, dont les contours ne pouvaient être encore clairement délimités, en raison de la persistance des débris du passé: «Un nouvel ordre de choses s'annonce; mais comme le chaos précède la création, les débris de ce qui s'écroule s'opposent à ce qu'on distingue l'édifice qui doit s'élever.»¹ A l'autre bout du siècle, Friedrich Nietzsche, dans ses *Considérations inactuelles*, remarquait que «le déchiquetage furieux et inconsidéré de tous les fondements, leur dissolution en un devenir toujours fuyant, l'activité infatigable que déploie l'homme moderne» comptent parmi les expériences fondamentales de la vie moderne.² Dans l'entre-deux-guerres, Siegfried Kracauer crut pouvoir observer que l'architecture elle-même, qui était pourtant le symbole de la continuité spatio-temporelle, était devenue «dynamique»: «Ou bien, dans une course à la hauteur, elle recherche soudainement la verticalité, ou bien elle s'échappe de manière horizontale. Les rues elles-mêmes – quand je pense à la Kantstrasse, je suis tout de suite saisi, sans répit, par le désir irrépressible de me hâter vers son point de fuite, qui doit se trouver quelque part dans l'infini.»³ On peut citer encore David Harvey qui, à la fin du 20^e siècle, relie la culture de la postmodernité aux «accélération, lors des époques de transition, dans les domaines de la production, des échanges, de la consommation, qui engendrent, pour ainsi dire, la perte de la signification du futur, sauf quand ce futur peut être ramené dans le présent».⁴ Le caractère itératif de ces diagnostics, quand il s'agit d'évoquer le temps, tend à montrer que la perception de l'accélération est considérée régulièrement comme une des expériences temporelles constitutives de la modernité.

Face à ces conclusions récurrentes, deux modèles d'interprétation, au moins en partie contradictoires, ont été élaborés dans les sciences historiques et les sciences sociales: le premier point de vue postule que l'accélération serait l'expérience temporelle structurelle unique de la modernité, et qu'elle devrait être interprétée en quelque sorte comme son «marqueur»; les tenants de l'autre interprétation prétendent, quant à eux, que, depuis l'éclosion du monde moderne, des structures

temporelles hétérogènes se superposent et que, de ce fait, l'augmentation de la vitesse de la vie et la compression des intervalles entre les périodes de changements devraient être interprétées simplement comme *une* expérience parmi les structures du temps pluritemporelles de la modernité.⁵

Hartmut Rosa a fortement argumenté en faveur de l'hypothèse d'un processus de modernisation qui serait caractérisé par «une transformation structurelle et culturelle particulièrement significative des structures et des horizons temporels», transformation que le «concept de l'accélération sociale» permet le mieux d'appréhender.⁶ Selon lui, l'expérience du temps qui en est issue s'accompagne d'une perte des repères de toute la société, ce que l'on peut observer depuis la fin du 20^e siècle. L'accélération sociale aurait atteint aujourd'hui une telle vitesse que les transformations déterminantes pour la vie quotidienne ne se produiraient plus d'une génération à l'autre, mais seraient vécues au sein d'une même génération. Par conséquent, les expériences et les attentes perdraient rapidement leur valeur, de telle sorte que les actions ne pourraient plus être insérées dans un cadre temporel stable, entre le passé et l'avenir. Dans ces conditions, le déroulement de la vie individuelle et l'évolution de l'environnement social n'apparaîtraient plus comme les éléments d'une histoire empreinte de sens, mais seulement comme un processus de transformation aveugle. Des crises importantes de notre époque seraient dues à cette modification de l'expérience du temps – entre autres la crise de la politique démocratique, traditionnellement soumise à des contenus programmatiques.⁷

Dans de nombreux travaux de sciences sociales et d'histoire, l'analyse des structures actuelles du temps donne lieu à des discussions visant à une prise de conscience de la part de la société, qui serait un premier pas en vue d'enrayer une désynchronisation entre les repères temporels et les mutations sociales; mais les tenants d'autres perspectives s'efforcent principalement d'enregistrer et de définir le phénomène empiriquement. Dans ce contexte, une enquête historique sur l'expérience des changements accélérés peut tirer profit de l'approche d'une histoire des concepts (*Begriffsgeschichte*) développée par Reinhart Koselleck.⁸ Selon Koselleck, depuis le début de la modernité, les concepts contenant une dimension temporelle, liés au mouvement et aux processus – concepts tels que l'histoire, le progrès et l'accélération –, influencent la pensée et la façon d'agir dans le temps et avec le temps. Toujours selon lui, l'apparition de ces concepts indique que, depuis les environs de l'an 1800, les buts du développement historique sont conçus comme résultant des actions humaines et plus comme découlant de la nature ou de la religion.⁹ L'émergence des nouveaux concepts liés au temps autorise à penser que l'écart croissant entre le «champ d'expérience» et l'«horizon d'attente» peut être compensé et appréhendé par des interventions humaines.¹⁰ En tant qu'élément de la temporalisation au sein du corpus sémantique, l'accé-

lération qualifie de façon centrale la pensée moderne du progrès; en effet, c'est seulement en mobilisant cette notion qu'il est devenu concevable de tendre vers un meilleur avenir à l'échelle d'une vie humaine en accomplissant davantage en un laps de temps plus court.¹¹

Selon une lecture courante, la théorie de Koselleck concernant les structures temporelles modernes est compatible, pour les points essentiels, avec les observations de Rosa sur l'accélération sociale de la société actuelle, et Rosa lui-même se réfère, dans ses analyses, aux réflexions de Koselleck sur l'expérience historique de l'accélération – soit le souhait d'accélération, soit la plainte de l'accélération.¹² Certes, dans la conception de Koselleck, l'accélération n'était pas vide de sens; elle constituait au contraire un élément d'une représentation temporelle éminemment orientée, puisqu'elle était mise en perspective avec la notion de progrès. Rosa ne postule pas, à l'inverse, que l'accélération soit particulièrement génératrice de crises. C'est plutôt la perception d'une vitesse accrue des modifications sociales qui produit la crise, parce que cette perception met à mal un ensemble de repères temporels conçus comme un progrès et aboutit à une désorientation. L'accélération de l'accélération, à l'époque de la modernité tardive, désorganise l'expérience temporelle d'un progrès linéaire et laisse transparaître à sa place des histoires qui ne sont que diverses, au lieu d'être unifiées vers une direction génératrice de sens.¹³

Selon une autre lecture toutefois, il s'agit moins pour Koselleck de mettre en valeur l'accélération comme l'expérience temporelle moderne par excellence, que de reconstruire les conditions auxquelles il était possible d'en faire l'expérience et de l'exprimer. En d'autres termes, l'intérêt de Koselleck porte d'abord sur la capacité à *historiciser* la pensée moderne en matière temporelle et son expression verbale. Le fait que, depuis ce que Koselleck appelle la *Sattelzeit* (l'époque charnière entre 1750 et 1850 environ), la pensée moderne sur le temps «fut canalisée exclusivement dans l'idée d'un progrès irréversible» ne signifie pas pour Koselleck que d'autres expériences et d'autres interprétations du temps seraient devenues obsolètes.¹⁴ Il considère plutôt que l'avènement, à l'époque contemporaine, de la pensée hégémonique sur le progrès et sur l'accélération est directement lié à des perceptions et des expériences opposées du temps, et cela ouvre la possibilité de percevoir la «dynamique d'une temporalité à plusieurs niveaux dans le même espace de temps».¹⁵ L'intérêt de l'identification d'une «théorie des temps historiques» serait donc de rendre visibles «les structures temporelles adaptées aux nombreux types de courants historiques».¹⁶ En ce sens, «la perspective diachronique s'échelonne en couches, avec des chevauchements», et on ne la qualifie plus de façon globale comme un laps de temps marqué par le progrès et l'accélération. Le progrès et l'accélération, mais aussi, précisément, l'histoire doivent donc être considérés comme des «concepts sujets à caution» («fragliche

Begriffe»),¹⁷ et cela ouvre l'horizon des possibles au plan historiographique, en vue de «démultiplier les époques historiques» («die Zeitalter pluralisieren»), comme le dit Koselleck.¹⁸ Concevoir des expériences temporelles à travers le concept de l'accélération suppose dans le même temps pour Koselleck une pluralité des expériences du temps et des interprétations du temps.¹⁹

Dans le droit fil de ces réflexions, les contributions du présent numéro inscrivent leur propos, quoiqu'en des proportions inégales et avec des arguments variés, dans une vision pluritemporelle de l'expérience du temps et de son organisation. Il ne faudrait toutefois pas oublier que, depuis la fin du 18^e siècle, on observe un besoin sociétal récurrent de réduire la diversité des expériences du temps à un mode singulier-collectif qui puisse réunir et assimiler cette diversité – que ce soit le progrès, la modernité, ou précisément l'accélération. Dans cette perspective, il est important de prendre en compte et d'historiciser les deux éléments: la diversité des structures temporelles et des expériences du temps, et les tentatives empiriques pour synchroniser, en quelque sorte, ces expériences temporelles divergentes, les unifier dans une histoire dont le sens prendrait corps progressivement et aboutir à leur absorption dans un régime global du temps.²⁰

En dernier lieu, les chercheurs en histoire contemporaine se sont intéressés plus particulièrement à la question de l'accélération sociale et ont proposé d'enquêter sur les conséquences et les changements concrets des structures du temps au 20^e siècle.²¹ Focaliser l'attention sur une époque et une question spécifiques – par exemple, l'hypothèse d'une crise fondamentale de la pensée moderne sur le progrès depuis les années 1960-1970 – permet d'apporter des réponses détaillées, parce que les hypothèses et les problèmes en jeu sont justement précis. Toutefois, dans cette perspective, la question de la mutation des structures de l'expérience et de l'organisation temporelles, question qui transcende les époques, ont tendance à être perdues de vue. Par conséquent, la place que les sociétés accordent à la question de l'accélération du temps dans leur façon de penser et d'agir ne doit ici pas être étudiée seulement dans le cadre de l'histoire de la seconde moitié du 20^e siècle, mais à plus long terme.

Le présent numéro est consacré à l'expérience et à l'interprétation du temps et de son accélération, à travers des études de cas qui remontent jusqu'au 16^e siècle. Les contributions rassemblées traitent cette problématique selon des angles d'approche différents et participent ainsi aux débats que nous venons d'esquisser, débats qui, ces dernières années, ont certes présenté le temps comme cadre et condition de la construction de l'histoire, mais l'ont surtout abordé de façon critique. Du fait de la diversité et de l'ampleur des débats sur le thème des expériences du temps, l'objectif du numéro ne pouvait être de présenter un état exhaustif, ou même de s'en approcher. Beaucoup de thèmes, de régions du globe et de groupes sociétaux n'apparaissent donc pas, dont le cas aurait pourtant mérité d'être

traité, ce qui aurait complété et enrichi sous des aspects importants le spectre des exemples retenus ici. Les contributions qui suivent apportent toutefois de quoi enrichir de futurs débats, en mettant chacune en lumière un exemple significatif du champ thématique qui nous occupe. En l'occurrence, il s'agit de déterminer si la modernité correspond à une tendance unique de l'expérience sociétale, à savoir la perception aiguë d'une accélération, ou plutôt à des types d'expériences pluritemporels, et ce, dans quelle mesure.

Ces dernières décennies, les chercheurs du domaine de l'histoire globale et ceux des études postcoloniales ont fortement dynamisé la réflexion. La définition de la «modernité» en histoire, tout comme sa subdivision en phases moderne initiale, moderne classique, moderne tardive et postmoderne repose sur une représentation téléologique du temps, dans laquelle la séparation entre passé, présent et avenir, fixée comme norme, découle en réalité d'une expérience du temps vécue par les sociétés occidentales; les tenants de cette conception courent constamment le danger, quand ils élargissent leur regard à l'histoire globale, de verser dans un «chronological orientalism» – ce que l'on peut traduire par «exotisme chronologique».²² Si des objectifs classiques dans l'évolution historique, tels que l'individualité, la rationalité, la démocratie et le capitalisme, apparaissent seulement comme le produit de l'idéologie européenne, alors, par analogie, les notions de progrès, d'accélération et de modernité seront également soupçonnées d'être des constructions intellectuelles impérialistes.²³ Les études postcoloniales ont contribué à ce que les divergences et la résistance face aux modèles occidentaux du temps ne soient pas considérées comme une lacune ou comme la prise en compte incomplète de conditions-cadres qui seraient constitutives de l'époque contemporaine, mais comme l'indice de la nécessité d'une conception plurielle de la perception et de l'expérience du temps. Dans sa contribution sur les missionnaires au 16^e siècle, Stefan Hanß montre comment la confiscation des structures temporelles par les colonisateurs (la «colonisation du temps») tendit à encadrer les pratiques indigènes liées au temps et, finalement, à nier le rythme temporel propre de ces pratiques. Selon Hanß, ce constat doit entraîner aussi une démarche réflexive dans le domaine de l'écriture de l'histoire, car l'historiographie suit des logiques narratives qui établissent des hiérarchies discursives par-delà la distance temporelle.

Toutefois, la fécondité de la question de la simultanéité de différentes formes de perception du temps à l'intérieur d'une période historique donnée ne se déduit pas seulement de la réflexion sur des modèles d'organisation du temps diversifiés à l'extérieur de l'Europe. La contribution de Wolfgang Kruse souligne que, même aux 19^e et 20^e siècles en Europe, le progrès et l'accélération ne furent en aucun cas les seules grilles d'interprétation et de perception du temps. En effet, on a assisté d'une part à des formes de perception qui s'y opposaient, comme

la perception de l'arrêt du temps. D'autre part, selon Kruse, l'importance croissante du monde du travail dans la vie des individus et des sociétés a conduit à la dislocation des modèles de temps collectifs, comme on a pu le voir avec les concepts de progrès et d'accélération.

C'est à une conclusion comparable que parvient Theo Jung dans sa contribution sur les différents sens qu'a revêtus le concept «accélération» au 19^e siècle. L'hétérogénéité des significations de l'«accélération» suivant les contextes montre à elle seule que l'on n'a pas affaire à un modèle unique d'expérience du temps à l'ère contemporaine, mais à de multiples grilles d'interprétation possibles.

Carolyn Matjeka, pour sa part, montre par l'exemple de l'Exposition universelle de Chicago de 1893 que le progrès et l'accélération devinrent au 19^e siècle des concepts déterminants pour comparer les performances internationales, dans un contexte où chaque nation aspirait à donner l'impression d'un développement technique, économique et sociétal particulièrement rapide. Cet article montre aussi clairement que, pour élaborer une telle image, les nations concernées avaient besoin de mettre en valeur en contrepoint l'existence de civilisations apparemment arriérées, dont le développement avait stagné ou s'était bloqué; et qu'on présentait sous le vocable de «peuples primitifs». Le plan de l'exposition mais également la pratique de la visite même de l'exposition reflétaient ainsi un modèle de temps à plusieurs niveaux, dans lequel la signification temporelle de l'accélération se révélait seulement en prenant en compte, aussi, l'arrière-plan empirique selon lequel certains éléments n'étaient *pas* perçus dans une dynamique d'accélération, mais comme subordonnés à d'autres rythmes de changement, plus poussifs.

Même si le progrès et l'accélération apparaissent souvent dominants dans l'histoire européenne depuis le 18^e siècle, la fin du 20^e siècle n'est pas la première période ayant engendré une rupture avec des représentations linéaires du temps. La guerre de positions de la Première Guerre mondiale a en effet permis une expérience du temps, que les chercheurs ont bien identifiée, où le présent immobile remplaçait toute perception de progression entre le passé et l'avenir.²⁴ Mais Sabine Mischner montre dans sa contribution que, pour cette période, il faut se garder de l'hypothèse d'une forme globale d'expérience du temps, car cette hypothèse masquerait en fait des types de pratiques temporelles tout à l'opposé de la perte de repères. Elle interprète en effet les carnets personnels des soldats au front comme des instruments qui leur permirent de reconstituer et d'organiser une temporalité qui avait de nouveau du sens.

Une autre forme de perte de repères temporels a été l'objet de nombreux débats pour ce qui concerne le dernier tiers du 20^e siècle, en lien avec les hypothèses de Hartmut Rosa. Au début des années 1970, la foi dans le progrès économique et technologique ininterrompu aurait diminué, parallèlement aux critiques ob-

servées également à cette époque à l'encontre de la théorie de la modernisation et des idées de Keynes pour guider la société et l'économie modernes.²⁵ Dans sa contribution, Rüdiger Graf soutient au contraire que l'on a pu observer à plusieurs reprises, au cours du 20^e siècle, des crises fondamentales de l'idée de progrès; toutefois cette conception est restée un modèle de repères temporels dominant dans les sociétés non seulement pendant l'entre-deux-guerres, mais encore après ce que l'on a appelé la crise pétrolière des années 1970.

L'interprétation des acteurs de la modernité eux-mêmes s'accompagne souvent du recours aux notions en mode singulier-collectif que sont le progrès ou l'accélération, qui tendent à amalgamer les différentes expériences du temps en une expérience globale. En suivant Herbert Schnädelbach, on peut comprendre ces concepts comme des «mythes sociaux», parce que leur usage a tendance à occulter le fait qu'ils ne suffisent jamais à saisir entièrement la réalité. Ils sont «un faux-semblant généré de façon narrative» («narrativ erzeugter Schein»), qui, d'un côté, se réfère à la mise à disposition de modèles d'organisation du temps globaux, mais, d'un autre côté, implique en même temps leur possible remise en question et la coexistence de structures temporelles opposées.²⁶ En dernière analyse, les historiens qui ont contribué à ce numéro tentent d'appréhender empiriquement, à travers des exemples historiques concrets, la simultanéité des interprétations de la temporalité de la part des acteurs sociaux, les unes unificatrices, les autres plurielles.

Les contributions rassemblées dans ce numéro sont issues d'un *workshop* qui s'est tenu à l'Université de Fribourg en septembre 2015. Nos remerciements vont en particulier à Aline Steinbrecher pour son appui lors de ce *workshop* ainsi qu'à tous les participants pour les discussions stimulantes qui ont été engagées. La tenue du *workshop* a été rendue possible par le soutien financier du fonds de recherche de l'Université de Fribourg ainsi que par celui du fonds d'action facultaire de la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg.

Juri Auderset, Philipp Müller, Andreas Behr
(Traduction: Sandrine Picaud-Monnerat)

Notes

- 1 Benjamin Constant, «Coup d'œil sur la tendance générale des esprits dans le dix-neuvième siècle», *Revue Encyclopédique* 28 (1825), 661–673, ici 663.
- 2 Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, in Id., *Œuvres*, t. 1, édité par Marc de Launay, Paris 2000, 557.
- 3 Siegfried Kracauer, *Ein paar Tage Paris* (1931), in Id., *Schriften*, t. 5.2, édité par Inka Mülder-Bach, Francfort-sur-le-Main 1990, 296–301. Extrait cité: «[...] entweder jagt sie unvermittelt senkrecht nach oben oder sucht auf horizontale Weise das Weite. Und die Strassen gar – wenn ich an die Kantstrasse denke, so befällt mich sofort das unwiderstehliche

- Verlangen, ohne Aufenthalt ihrem Fluchtpunkt zuzujagen, der irgendwo im Unendlichen liegen muss.»
- 4 David Harvey, *The Condition of Postmodernity. An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Cambridge 1990, 291. Extrait cité: “[...] accelerations in turnover times in production, exchange, and consumption that produce, as it were, the loss of a sense of the future except and insofar as the future can be discounted into the present.”
 - 5 Voir notamment: Peter Borscheid, *Das Tempo-Virus. Eine Kulturgeschichte der Beschleunigung*, Francfort-sur-le-Main 2004; Wolfgang Kaschuba, *Die Überwindung der Distanz. Zeit und Raum in der europäischen Moderne*, Francfort-sur-le-Main 2004, 246.
 - 6 Voir Hartmut Rosa, *Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstruktur in der Moderne*, Francfort-sur-le-Main 2005, 24. Extraits cités: «[...] eine strukturell und kulturell höchst bedeutsame Transformation der Temporalstrukturen und -horizonte [...]», «[...] Begriff der sozialen Beschleunigung [...]».
 - 7 Ibid., 428 s.
 - 8 Voir en ce sens Alexandre Escudier, «Das Gefühl der Beschleunigung der modernen Geschichte: Bausteine für eine Geschichte», *Trivium* 9 (2011), <https://trivium.revues.org/4034> (20. 4. 2016).
 - 9 Voir Reinhart Koselleck, «Zeitverkürzung und Beschleunigung. Eine Studie zur Säkularisation», in Id., *Zeitschichten. Studien zur Historik*, Francfort-sur-le-Main 2003, 177–202.
 - 10 Reinhart Koselleck, ««Champ d’expérience» et «horizon d’attente»: deux catégories historiques», in Id., *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris 1990, 307–329.
 - 11 Voir Reinhart Koselleck, «Gibt es eine Beschleunigung der Geschichte?», in Id., *Zeitschichten* (voir note 9), 150–176, ici 164.
 - 12 Voir Rosa (voir note 6), 39, 85 s., 91, 176.
 - 13 Voir Hartmut Rosa, *Beschleunigung und Entfremdung. Entwurf einer kritischen Theorie spätmoderner Zeitlichkeit*, Berlin 2013, 66.
 - 14 Koselleck (voir note 10), 366.
 - 15 Ibid., 367. Extrait cité: «[...] Dynamik mehrschichtiger Zeiten zur gleichen Zeit [...]»
 - 16 Reinhart Koselleck, «Wozu noch Historie?», in Id., *Vom Sinn und Unsinn der Geschichte. Aufsätze und Vorträge aus vier Jahrzehnten*, Francfort-sur-le-Main 2014, 48 s. Extrait cité: «Temporalstrukturen freizulegen, die den mannigfachen geschichtlichen Bewegungsweisen angemessen [...]»
 - 17 Ibid., 51. Extrait cité: «[...] staffelt sich die Diachronie absichtlich mit Überlappungen [...]»
 - 18 Voir Reinhart Koselleck, «Wiederholungsstrukturen in Sprache und Geschichte», in Id., *Vom Sinn und Unsinn* (voir note 16), 98 s. Voir également: John Zammito, «Koselleck’s Philosophy of Historical Time(s) and the Practice of History», *History and Theory* 43 (2004), 124–135; Helge Jordheim, «Against Periodization. Koselleck’s Theory of Multiple Temporalities», *History and Theory* 51 (2012), 151–171.
 - 19 Voir aussi, sur la question de la temporalité plurielle: Achim Landwehr, *Die Geburt der Gegenwart. Eine Geschichte der Zeit im 17. Jahrhundert*, Francfort-sur-le-Main 2014, 248–254; Id., «Alte Zeiten, neue Zeiten. Aussichten auf die Zeit-Geschichte», in Id. (éd.), *Frühe neue Zeiten. Zeitwissen zwischen Reformation und Revolution*, Bielefeld 2012, 25.
 - 20 Concernant la réflexion sur les régimes du temps, voir: François Hartog, *Régimes d’historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris 2003; Aleida Assmann, *Ist die Zeit aus den Fugen? Aufstieg und Fall des Zeitregimes in der Moderne*, Munich 2013; sur les pratiques du temps, Landwehr, *Alte Zeiten* (voir note 19), 29 s.
 - 21 Voir: Elke Seefried (éd.), *Politics and Time in the 1960s*, numéro thématique du *Journal of Modern European History* 13/3 (2015); Alexander C. T. Geppert, Till Kössler (éd.), *Obsession der Gegenwart. Zeit im 20. Jahrhundert (Geschichte und Gesellschaft, Sonderheft 25)*, Göttingue 2015; Fernando Esposito, Sven Reichardt (dir.), *Fascist Temporalities*, numéro thématique du *Journal of Modern European History* 13/1 (2015).

- 22 Voir: Constantin Fasolt, *The Limits of History*, Chicago 2004, 227 s.; Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton (NJ) 2000; Arif Dirlik, «Confounding Metaphors, Inventions of the World. What is World History For?», in Benedict Stuchey, Eckhardt Fuchs (éd.), *Writing World History 1800–2000*, Oxford 2003, 91–133; Velcheru Narayana Rao, David Shulman, Sanjay Subrahmanyam, *Textures of Time. Writing History in South India 1600–1800*, Delhi 2001; Henning Trüper, Dipesh Chakrabarty, Sanjay Subrahmanyam (éd.), *Historical Teleologies in the Modern World*, Londres 2015.
- 23 Voir Lynn Hunt, «Globalisation and Time», in Chris Lorenz, Berber Bevernage (éd.), *Breaking up Time. Negotiating the Borders between Present, Past and Future*, Göttingue 2013, 199–215.
- 24 Voir Stephen Kern, *The Culture of Time and Space 1880–1918*, Chicago 1983.
- 25 Voir: Konrad Jarausch, «Verkannter Strukturwandel. Die 70er Jahre als Vorgeschichte der Probleme der Gegenwart», in Id. (éd.), *Das Ende der Zuversicht? Die siebziger Jahre als Geschichte*, Göttingue 2008, 9–26; Anselm Doering-Manteuffel, Lutz Raphael, *Nach dem Boom. Perspektiven auf die Zeitgeschichte seit 1970*, Göttingue 2010, 135 s.
- 26 Voir Herbert Schnädelbach, «Die Aktualität der «Dialektik der Aufklärung»», in Id., *Zur Rehabilitierung des animal rationale. Vorträge und Abhandlungen*, vol. 2, Francfort-sur-le-Main 1992, 231–250.

WIDERSPRUCH

Beiträge zu
sozialistischer Politik

68

Konzerne Stadt Demokratie

Bezahlbares Wohnen, Genossenschaften, Gemeinwohl, Urban Citizenship, Unternehmerische Städte, Stadtmarketing, Immobilien- und Baulobby, Rohstoff-rhizom, Big Pharma Basel, TISA, Unternehmenssteuerreform II, neoliberale Modellstädte

U. Anderegg, M. Heuwieser, K. Jenni, O. Jost, S. Lieberherr, P. Lochte, A. Sancar, I. Balmer, T. Bernet, M. Flück, S. Giger, M. Rodatz, H. Schäppi, N. Scherr, K. Unger, Hp. Uster

Diskussion

D. Z. Bertschinger: Für eine feministische Öffentlichkeit
F. Cavalli: Irrsinnige Medikamentenpreise
K. Dörre: Die national-soziale Gefahr
M. Candelas: Perspektiven linker Politik in Europa
B. Ringer / P. Zwicky: Reclaim Democracy

Marginale / Rezensionen

Der globale Standortwettbewerb hat einschneidende Konsequenzen für Kommunen und Regionen. Die Macht von Konzernen, die Abhängigkeit von ihren Investitionsentscheiden materialisiert sich in städtischen wie ländlichen Räumen, in der Kommunalentwicklung, in der Politik der städtischen Zentren. Diese reagieren auf die multinationalisierte Wirtschaft häufig mit dem Umbau ihrer Verwaltungen nach unternehmerischen Prinzipien, was die Bedingungen der politischen Mitbestimmung grundlegend verändert.

224 Seiten; Fr. 25.–
im Buchhandel oder bei
WIDERSPRUCH
vertrieb@widerspruch.ch
www.widerspruch.ch